

Écrire la chasse au loup-marin sur la Côte-Nord depuis la Nouvelle-France. L'apport original de Placide Vigneau (1842-1926)

*Pierre Rouxel*¹

*Pour ma part, j'ai fait le métier
33 printemps.*

– Placide Vigneau

Placide Vigneau arrive sur le littoral nord-côtier à seize ans avec le second groupe de Madelinots qui fondent Pointe-aux-Esquimaux en 1857-1858. Il sera pêcheur comme son père et la plupart des adultes qui l'entourent, mais il a aussi une autre passion : il aime déjà, dira-t-il plus tard, « griffonner ». Placide Vigneau aime donc écrire, ce qui, dans les circonstances et dans le contexte de l'époque, est loin d'être banal. Pour mettre fin aux discussions des adultes, trop échevelées à son goût, il décide sans tarder d'ouvrir un journal qui lui servira à noter et à *enregistrer*... Et à devenir peut-être « plus savant ». Ce *Journal de la Pointe-aux-Esquimaux*, il le rédigera fidèlement de 1858 à 1926, pendant près de 70 ans, par conséquent².

Dans son *Journal*, il se fera le chroniqueur des activités de la communauté naissante, et notamment des activités de la pêche à la morue et au hareng, et de la chasse au loup-marin. Chaque année entre 1859 et 1892, il réalisera avec rigueur et méthode la liste des prises par goélette. Il se contentera alors d'écrire de petits textes qui viendront élargir, commenter, raconter. Puis, plus tard, en 1901, dans un autre cahier, *Statistiques 1900*, alors qu'il est désormais gardien du phare de l'île aux Perroquets, il reviendra sur le sujet, mais en le traitant différemment. Tous ces chiffres enregistrés et compilés ainsi que toutes ces narrations

consacrées à la chasse au loup-marin font de Placide Vigneau, à coup sûr, « une sorte de spécialiste » de la question sur la Côte-Nord dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Mais Vigneau n'est pas, dans la longue histoire de l'écriture nord-côtière, le premier à avoir abordé le sujet.

De la Nouvelle-France à Placide Vigneau : un bref survol

Dans le corpus des écritures qui ont pour propos le golfe du Saint-Laurent et le littoral de la Côte-Nord, les thèmes de la chasse et de la pêche sont omniprésents. Ils sont présents dès les premiers écrits de la Nouvelle-France, notamment dans ceux rédigés par les autorités politiques ou judiciaires. Les premières octroient à des membres de l'élite politique ou commerçante des « concessions », les autorisant à venir dans le lointain Labrador de l'époque exploiter les ressources maritimes. Les secondes procèdent, par exemple, par l'entremise des notaires, à des « engagements » où maîtres et employés conviennent de leurs obligations respectives³.

Le loup-marin semble avoir été de tout temps pêché ou chassé dans les eaux du golfe. Bien avant que les Européens s'y intéressent, les Premières Nations riveraines, les Innus et les Inuits notamment, s'adonnaient à cette chasse qui procurait de l'huile, des peaux et de la viande. À la fin du XVII^e siècle, Louis Jolliet, devenu en 1679 et 1680 seigneur des îles Mingan puis d'Anticosti, va entreprendre en 1689

un premier voyage au Labrador, financé en partie par le commerçant de Québec, François Pachot. De ce voyage, il ne subsiste nulle trace écrite, mais l'idée d'un second voyage fait vite son chemin et le même Pachot le financera en 1694. Dans une lettre datée de 1693 aux autorités, Jolliet demande l'aide de la Cour et précise ses objectifs : parmi ceux-ci, faire le commerce d'huile de loup-marin et de baleine, tout en faisant la pêche à la morue. De ce second voyage, il nous reste heureusement une relation fort intéressante : le *Journal de Louis Jolliet allant à la découverte de Labrador*⁴.

Quelque 50 ans plus tard, en 1743, c'est un autre marchand de Québec, Louis Fornel, qui veut à son tour rejoindre la baie des Esquimaux – baie que les Autochtones⁵ nomment *Kessessakiou* (de nos jours Hamilton Inlet). Vers 1730, Fornel s'était déjà intéressé avec d'autres marchands à la chasse au loup-marin, « nouvelle industrie prometteuse de la côte du Labrador⁶ ». En 1737, il avait participé à l'exploitation de la lointaine concession de la baie des Châteaux, dans le détroit de Belle Isle. Il rêvait déjà d'aller commercer, plus au nord, dans la baie de *Kessessakiou* sur la côte atlantique du Labrador. Il entreprend son voyage au printemps 1743. À son retour, il plaide auprès des autorités pour se faire concéder la baie des Esquimaux. Il mise alors sur les promesses de rentabilité que laisse entrevoir la chasse au loup-marin. De son expédition à cette baie, il nous a laissé une intéressante relation riche en informations sur les Inuits⁷.

Sur cette question de l'exploitation du loup-marin dans le golfe, l'*Histoire de la Côte-Nord* précise que seule la pêche au loup-marin d'automne nécessitait des engagés hivernants⁸. Avant 1700, il y en aurait eu peu sur la Côte-Nord, et parmi eux, presque tous le faisaient à Mingan. Mais le nombre d'hivernants ne cessera de croître, notamment à Brador et à Saint-Augustin, et, à la veille de la Conquête, ce nombre aurait été d'environ 175. Après la Conquête, on assiste peu à peu à la prise en mains du commerce par les marchands anglais. Deux groupes de commerçants, écossais pour la plupart, vont s'imposer dans les postes de la Basse-Côte-Nord actuelle. Les noms des frères John et Matthew Lymburner vont notamment se retrouver mentionnés dans les textes nord-côtiers. En 1832, la *Labrador New Concern*, dirigée par Matthew, fait faillite. L'établissement va alors être pris en charge par un employé, Samuel Robertson, un autre Écossais, dont

le nom est également célèbre sur la côte du Labrador depuis la première moitié du XIX^e siècle⁹.

Le siège des affaires de Robertson est situé sur le site actuel de La Tabatière, baptisé à cette époque *Spar Point*. Samuel Robertson va s'y enrichir et, à Québec, il fréquente la haute société. On lira en 1841 à la *Literary and Historical Society of Québec*¹⁰ un mémoire sur la pêche au loup-marin : « Notes on the Coast of Labrador, by Mr Samuel Robertson, of Spar Point¹¹ ».

Samuel Robertson n'est pas le seul à avoir prospéré grâce à la pêche au loup-marin, mais il semble qu'il ait été le seul à avoir bien géré ses profits. En 1901, dans son cahier *Statistiques 1900*, Placide Vigneau évoque d'autres noms dans un chapitre intitulé « De quelques grandes maisons sur la Côte par en bas¹² » : les Davis, Dumaray, Labadie, Jones, Bucle, Kennedy, qui firent de l'argent « comme de l'eau », écrira-t-il. Mais ces derniers auraient dépensé leur argent « aussi vite qu'ils la gagnaient ». Quant à Robertson, qui était riche et avait comme les autres une grande et belle maison, « il ne gaspilla pas son argent comme les Jones et les Labadie ».

Après son expédition au Labrador en 1858, l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland écrira *Le Labrador*, récit de voyage publié pour la première fois en 1863. Lors de son passage à La Tabatière, il évoquera lui aussi le souvenir de la famille Robertson :

Le poste de La Tabatière a été établi par le sieur Samuel Robertson, que monsieur Lymburner voulut favoriser, après avoir abandonné lui-même le commerce du Labrador. Écossais de naissance, M. Robertson apportait aux affaires l'intelligence et la persévérance qui distinguent ses compatriotes¹³.

Placide Vigneau et ses histoires de chasse au loup-marin

Dans son Journal... Des chiffres souvent

La plupart des écrits de Placide Vigneau sont traversés par une tension entre les mots et les chiffres. Il y a chez lui quelque chose du scientifique qui veut « chiffrer » et tenir des « statistiques », pour être plus précis sans doute, ou bien pour se donner une plus grande crédibilité. Ce goût des chiffres ne le quittera jamais. À l'année 1907 de son *Journal*, fier de lui, il écrira ceci sur ses relevés chiffrés :

Quant aux statistiques je les ai écrites avec la plus scrupuleuse attention. Par conséquent, il s'y rencontre très peu d'erreurs, si même il y en a; prenons par exemple la chasse au loup-marin, la pêche de la morue et celle du hareng; eh bien! à venir jusqu'en 1892, j'oserais dire que pour le loup-marin il n'y a pas un demi pour cent d'erreur. Pour la morue et le hareng, il peut s'y trouver une moyenne de deux environ. (PVJ, 211-212)

Dans son *Journal*, les chiffres vont donc avoir leur place, une grande place souvent. Dès 1858, alors qu'il commence son travail de chroniqueur, et qu'il évoque l'année précédente qui vit arriver les premiers Madelinots, il fait un petit tableau récapitulatif, une liste bien ordonnée de 1 à 5, qui rappelle les noms des cinq familles acadiennes fondatrices de Pointe-aux-Esquimaux (PVJ, 5). Le ton et la manière étaient donnés. Ce goût de la récapitulation ne quittera jamais Vigneau; elle sera chez lui une façon de rendre compte des prises des chasseurs et des pêcheurs – et du même coup, des revenus qui en découleront. Dès 1869, un petit tableau fait la somme des produits de l'année et chiffre les revenus relatifs aux pêches: un total de 41 929 dollars (PVJ, 46). Plusieurs années plus tard, par exemple en 1918, même démarche dans une de ses «récapitulations»: la «Récapitulation de la gagne de 1918/c'est-à-dire depuis le mois de mai» approche les 135 000 dollars (PVJ, 263). Numéroter, additionner, multiplier, ordonner, récapituler, faire des listes et des tableaux: autant de procédés d'écriture susceptibles de renforcer la crédibilité du propos, mais qui attestent aussi du sérieux de Vigneau et de son esprit méthodique.

Une première histoire de loups-marins «richement chiffrée»

Le 6 mai 1860, vers 3 h de l'après-midi, les deux équipages des goélettes *Wide-Awake* et *Vénélo* «batonnent» 1 270 loups-marins en l'espace de 2 h 30, sur une seule baie (PVJ, 16). En 1882, pour souligner les 25 ans de l'établissement, Vigneau juge bon de faire un premier bilan des prises de loups-marins: «durant ce quart de siècle de l'établissement de la Pointe, les goélettes ont apporté 139 328 loups-marins» (PVJ, 105). À partir de 1892, les précisions se feront plus rares: la chasse ne rapporte plus autant et la flotte des goélettes du village ne cesse de diminuer. La période faste de la chasse qui va de 1859 à 1891 est donc maintenant terminée.

De cette période, que nous dit le scripteur? Et de quelle manière traite-t-il son sujet? Le lecteur ne peut, dans un premier temps, que remarquer les tableaux qui s'imposent au regard et qui reviennent presque chaque année: les listes des «bâtiments en hivernement», les listes des prises de loups-marins et, pour quelques années, les listes des prises de morues et de harengs. Les données chiffrées des listes des prises de loups-marins détaillent le nombre de prises par bateau, le total des prises, le montant des revenus et, le plus souvent juste après, les prix des grandes peaux, des petites, et de l'huile. En 1885, on a la plus petite chasse qui ait été faite (428 prises et 1 284 dollars de revenu); et en 1881, la meilleure, tant pour les prises que pour les revenus: 24 149 prises et un revenu de 44 680 dollars (PVJ, 116 et 98).

Le lecteur qui découvre le *Journal* de Placide Vigneau ne peut que voir les listes, qui vont forcément accrocher son regard; mais va-t-il toutes les lire pour autant? Probablement pas! Mais heureusement, le scripteur n'a pas totalement ignoré les mots pour parler de la chasse au loup-marin. Même s'il les a placés en périphérie, avant ou après les tableaux, les courts textes viennent élargir les tableaux de la chasse au loup-marin, les humaniser, les faire vivre davantage.

Une seconde histoire de loups-marins... trop sobrement racontée

À leur manière, les chiffres, bien examinés, tracent déjà une histoire. Les textes qui les accompagnent vont bien sûr aider le lecteur à s'en faire une meilleure idée, mais il est possible qu'il reste un peu sur sa faim. Pourquoi Vigneau, qui a été sur les bateaux 33 printemps, ne nous a-t-il pas davantage parlé des bateaux, des marins, de leur vie, de leurs défis, de leurs plaisirs? C'est que le scripteur, qui en est à ses débuts dans l'écriture, n'a pas d'ambition littéraire; non, il veut d'abord noter, enregistrer, compiler, pour sa famille, pour les plus jeunes, pour qu'on puisse se rappeler et s'instruire. La préoccupation informative et documentaire prime.

Chaque année, donc, comme s'il comblait un manque, il ajoute aux chiffres en écrivant un peu. Et ce sont, d'année en année, tous ces petits textes qui, dans leurs reprises et leurs variantes, vont permettre au lecteur de se renseigner davantage et de construire un premier récit de la chasse au loup-marin dans le golfe du Saint-Laurent. Dans ses «Remarques» ou

«Nota Bene», le lecteur va trouver des données et rencontrer en passant des personnages – sur le littoral, des traiteurs, et sur les bateaux, des chasseurs, qui se battent contre les éléments: le froid, la glace, la banquise, le vent, la mer... Car la chasse est parfois bonne, parfois décevante, alors que le travail sur les bateaux est toujours difficile et risqué.

Tentons ici de circonscrire les informations récurrentes: les dates de départ (en mars ou avril le plus souvent) et les dates de retour (en avril ou mai) des goélettes. Mais avant les départs, il a fallu parfois dégager les bateaux emprisonnés dans les glaces: les 1^{er} et 2 avril 1861, il faut scier le banc de glace de «1120 pas de long» (PVJ, 20). Il convient donc de commencer les préparatifs bien avant que débute la chasse. Et les bateaux partis, il faut chercher le loup-marin et parfois, traverser la banquise «en tout sens...» pour ne rien trouver (PVJ, 142). C'est que tout dépend de l'hiver passé, des glaces plus ou moins abondantes, et des vents et de la mer, bien sûr! En 1864, les bâtiments sont bloqués entre Anticosti et la «terre du nord» (PVJ, 31). Ailleurs, la misère de la pêche et des pêcheurs est aussi quelquefois évoquée. Le printemps de 1868 est «pauvre» et des bateaux ont été «endommagés» (PVJ, 41). Celui de 1876 «est le plus pauvre depuis l'établissement de la Pointe» (PVJ, 75). En 1883, les équipages de la moitié des goélettes prises dans la glace souffrent de la faim; des vapeurs de ligne doivent en secourir certains, alors que les autres sont recueillis par les habitants de la Côte (PVJ, 107). Il y a donc souvent des imprévus, mais certains relativement bienvenus. On peut, par exemple, retrouver une partie du gréement d'un bateau qui s'était fait écraser par les glaces, et récupérer du coup des voiles, de la batterie de cuisine, de la nourriture, des fusils... «le tout valant \$200,00 environ» (PVJ, 43). On peut croiser des baleines mortes qui flottent, parfois gelées dans une grosse glace, les dépecer, faire fondre les graisses, et faire un peu d'argent avec les gallons d'huile récupérés (PVJ, 95, 102). Mais parfois, on peut aussi perdre son bateau. En 1875, la *Wide-Awake* et la *Engedi* sont écrasées par les glaces et les équipages reviendront au port sur la *Triumph* – mais, avant ce dernier épisode, c'est la *Wide-Awake* qui avait recueilli l'équipage de la *Engedi* (PVJ, 71)! Et les retours à Pointe-aux-Esquimaux ne se ressemblent pas, faits de moments heureux ou au contraire, de situations tragiques. En 1869, la chasse est jugée «assez bonne», parce que les «deux tiers des bâtiments ont bien sauvé leur temps»

(PVJ, 44). En 1882, les goélettes rentrent entre les 19 et 29 mai, mais sur la *Gorilla*, il y a «un homme de mort à bord» – Fabien Gagné, décédé à la suite d'un mal de gorge le 21 avril (PVJ, 102). En 1883, tragédie chez les gens de Betchewun: au retour, chez Narcisse Harvey, l'équipage partage tout, y compris la poudre, qu'on met dans des plats et des assiettes. Erreur: quelqu'un passe avec sa pipe allumée! La maison est sérieusement abîmée et certains ont la figure brûlée! Pas de mort, cependant! Mais Narcisse Harvey est bien «éprouvé», d'autant plus éprouvé que son garçon Tadé s'est noyé «ce printemps, au loup-marin» (PVJ, 108). Comme on peut le constater ici avec ces quelques exemples, il y a bien, de textes en textes, une amorce de récit de la chasse au loup-marin dans le *Journal* de Placide Vigneau.

Pour clore la revue des données chiffrées ou racontées concernant le loup-marin, il faudrait dire aussi quelques mots des 35 dernières années du *Journal*, entre 1891 et 1926. Désormais, les notes concernant la chasse au loup-marin seront dispersées dans le texte, généralement aux mois de mars et d'avril. Ces notes nous disent que la chasse au loup-marin est désormais sur son déclin à Pointe-aux-Esquimaux, mais qu'elle se poursuit cependant par «en bas» où l'on fait encore parfois de bonnes pêches. En 1896, neuf goélettes seulement vont «aux glaces». Et le scripteur ajoute: «Le nombre va toujours diminuant depuis 1884.» (PVJ, 159) En 1900, au départ des goélettes pour la chasse, le 19 avril, «quatre seulement». En 1903, les bâtiments en hivernement se font de moins en moins nombreux: «Au train que ça va, il est probable que, avant 5 ans, il n'y aura pas 2 goélettes à la Pointe.» (PVJ, 188) En 1907, Vigneau conclut pour le mois de février: «Ainsi voici notre flotte qui arrive à la fin de son existence.» Et il commence mars un peu désabusé: «À présent que l'on ne va plus à la chasse au loup-marin, on rencontre bien peu de choses à noter dans le cours de ce mois.» (PVJ, 203) En 1909 et 1910, le déclin de la flotte de Pointe-aux-Esquimaux se confirme: en 1909, la *H.B.* est en hivernement, mais c'est la «dernière survivante de toute la flotte de la Pointe». Et en 1910, le scripteur, un peu mélancolique, signale que «plus aucune goélette» de l'ancienne flotte ne figure sur sa petite liste des bâtiments (PVJ, 216 et 227).

On aurait aimé parfois que Vigneau se laissât davantage de liberté; on aurait aimé qu'il parle de lui

à l'occasion. Mais il est « un modèle d'effacement¹⁴ » et ce n'est qu'après plusieurs années de constat du déclin de la chasse au loup-marin qu'il va manifester, mais avec économie, sa nostalgie des temps qu'il a connus plus jeune. Le 1^{er} mars 1913, alors qu'il est gardien du phare sur l'île aux Perroquets depuis 1892 et qu'il a désormais du temps pour écrire et méditer, il observe la mer « libre de glaces » : « Si comme autrefois nous faisons la chasse au loup-marin nous pourrions partir. » (PVJ, 235)

Donc, pas de vrai récit bien construit qui se développe selon son propre élan dans le *Journal*, mais plutôt, en plus des données chiffrées abondantes, de riches microrécits qui ont malgré tout un réel pouvoir évocateur. C'est plus de 40 ans après le début de la rédaction de son *Journal* que Vigneau écrira son « grand récit » sur la chasse au loup-marin, dans son texte encore inédit, *Statistiques 1900*.

Le loup-marin dans *Statistiques 1900*: essai ou récit ?

Quand Vigneau entreprend *Statistiques 1900*, le 2 janvier 1901, il a 58 ans et est sur son île depuis huit ans; il a déjà commencé un autre journal ainsi que quelques carnets. Aussi, les conditions d'énonciation ont bien changé, puisqu'il ne chasse plus. Voilà qui modifie le traitement de la réalité et de sa représentation qui a besoin, pour être plus autonome et originale, de distanciation. Une certaine « poétisation » du texte est désormais possible.

Ainsi, avec les textes de *Statistiques 1900*, nous sommes dans un autre mode d'écriture: les mots s'y déploient et s'imposent – les chiffres seront désormais des adjuvants efficaces, mais secondaires. Le document est impressionnant: plus de 300 pages manuscrites, réparties en 64 chapitres inscrits dans une table des matières. Plusieurs chapitres du document tracent un vaste tableau de la vie de la communauté depuis sa fondation en 1857: vie religieuse, vie maritime et vie des Madelinots eux-mêmes. Vigneau procède ici par thèmes, adoptant une démarche narrative d'allure récapitulative, de type historique, ce qui donnera au lecteur l'impression de lire un essai ou un récit. Ici, le texte s'impose et les chiffres n'occupent plus la place prépondérante qu'ils avaient avant: ils sont désormais *au service* du texte qu'ils viennent appuyer. Dans *Statistiques 1900*, le scripteur veut faire davantage que compiler, il veut surtout raconter.

Le bloc des chapitres traitant de la vie maritime constitue l'une des parties importantes du document: quelque 20 chapitres et près de 80 pages. Dans ce bloc, trois chapitres (46, 47, 48) consacrés respectivement à la pêche au hareng, à la pêche à la morue et à la chasse au loup-marin séduisent le lecteur par leur cohérence, leur complétude et leur dimension narrative. C'est ce dernier chapitre d'une quinzaine de pages, intitulé « La chasse au loup-marin en goélette dans le golfe et le détroit », qui va surtout nous intéresser (*St*, 239-253).

On constate dans ce chapitre une forte dimension informative et on y rencontre quelques interventions modestes du narrateur. Mais il y a surtout, davantage qu'une réflexion, une narration soutenue par la perspective historique jamais oubliée et aussi par une forte tonalité dramatique dans certains passages où le style tout à coup s'impose alors que s'estompe le souci de la référence. Tout ceci fait de ce morceau une ébauche de récit... assez bien réussie.

« La chasse au loup-marin en goélette dans le golfe et le détroit »¹⁵

Quand Vigneau écrit ce chapitre en 1901, la chasse au loup-marin est pour ainsi dire terminée depuis environ une dizaine d'années, et la flotte de goélettes est aussi chose du passé. De là vient la nécessité pour lui de revenir sur le sujet pour le rappeler aux plus jeunes et aux moins jeunes, pour qu'ils puissent plus tard s'en souvenir. Il le précise ainsi dans l'ouverture du chapitre, en ciblant les destinataires visés: « Parler du hareng et de la morue, et laisser le loup-marin de côté, ce ne serait pas beau. Donc je vais aussi en dire un mot, car avant très peu d'années ce sera chose du passé pour les habitants de la Pointe et les autres Acadiens de la Côte. » (*St*, 239) Mais que nous dit donc ce texte de Placide Vigneau de 15 pages manuscrites¹⁶? Et en quoi est-il si différent de ce que le lecteur a pu déjà découvrir dans son *Journal*?

Le texte qui nous intéresse ici est plutôt bien structuré: la première partie trace une sorte d'historique de la chasse au loup-marin; la seconde s'intéresse aux manières de chasser – chasse en canot, chasse au fusil à pied et chasse au bâton; et la dernière se penche sur les équipages et les goélettes, et rappelle quelques dates mémorables. Ce qui structure l'ensemble de la narration, c'est la perspective historique qui s'étend sur une période de presque

un siècle – la chasse aurait en effet commencé, selon le scripteur, vers les années 1800 aux Îles-de-la-Madeleine et se serait ensuite continuée dans le golfe et le détroit. Entre 1875 et 1890, 60 goélettes et quelques vapeurs y chassaient : au début du xx^e siècle, seuls les gens de par « en bas¹⁷ » et les Terre-Neuviens s'adonnent encore à cette chasse.

Les trois microrécits qui narrent la chasse en canot, au fusil à pied, et au bâton, mettent en scène trois types d'actants : les chasseurs, les loups-marins – qu'on chasse et qui tentent de fuir –, et les éléments – banquise et vent – qui vont rendre plus facile ou difficile l'activité. Dans les trois cas, la dramatisation est évidente. Des forces qui s'affrontent sont en présence, le travail est exigeant, les risques toujours présents, et les trophées ne sont pas assurés. Les morceaux sont riches en précisions qui sont autant de l'ordre de l'information documentaire que du drame.... L'approche des chasseurs qui veulent surprendre les loups-marins sans se faire voir de peur que les bêtes ne se jettent à l'eau, y est particulièrement bien décrite. Quand les hommes chassent au bâton et qu'ils doivent se traîner sur la banquise pour cerner et surprendre les loups-marins, on les voit tout à coup se lever tous ensemble pour leur « tomber dessus... » avant que ne commence le « carnage ». Il y a ici quelque chose d'impressionnant et de très théâtral. Ailleurs s'impose le décor : un vaste espace de glace, « comme une plaine », qui bloque les navires. L'animation du récit vient aussi des situations évoquées, heureuses ou malheureuses, des témoignages rapportés, ceux des autres ou du narrateur, qui se met enfin en scène dans son propre récit et qui adopte parfois la narration au « je ».

La dernière partie nous fait retrouver le scripteur soucieux de chiffrer quand il détaille la composition des équipages et qu'il s'efforce de préciser avec exactitude les parts du butin qui reviennent à chacun des membres, ou quand il fournit le tonnage des goélettes, les bonnes années de chasse et les moins bonnes. Et voilà qu'il ajoute, ce qui est plutôt rare dans ce document, un « N. B. » qui précise que les informations données jusque-là ne concernent que les gros loups-marins. Quant aux petits, « [c]'était à peu près comme si l'on eut bâtonné un troupeau de moutons dans un enclos, mais sur la fin d'avril ils étaient aussi farouches et quelques fois mêmes plus farouches que les gros. » Dans le dernier segment du texte, le

scripteur fait brusquement un retour en arrière, en 1873, alors que dans son équipage se trouvait le bonhomme Jean Boudreau qui, âgé de 65 ans, avait fait 49 printemps au loup-marin. La finale, inattendue et lapidaire, réaffirme la compétence du scripteur : « Pour ma part, j'ai fait le métier 33 printemps. » (*St*, 253)

À la même époque que Placide Vigneau... et après

Quelques contemporains de Placide Vigneau écrivent aussi sur la chasse au loup-marin. Notamment Henry de Puyjalon, l'abbé Victor Alphonse Huard et Napoléon-Alexandre Comeau. Le premier, dans ses célèbres *Récits du Labrador*, recueil paru en 1894, évoque souvent la faune marine de la Côte-Nord. Il décrit, dans sa nouvelle « Le loup-marin¹⁸ », avec une abondance de détails souvent précis, à la fois l'animal et surtout les divers types de chasse pratiqués par les gens de Terre-Neuve et les Acadiens de la Côte-Nord. Cette nouvelle, comme les autres du recueil, est écrite avec une verve riche d'humour et d'ironie douce.

Quant à l'abbé Victor-Alphonse Huard, il publie en 1897 *Labrador et Anticosti*, récit écrit après un voyage sur la Côte-Nord en 1895, alors qu'il accompagnait l'évêque de Chicoutimi, M^{gr} Thomas Labrecque. Ce texte est riche de renseignements de toutes sortes sur la vie des habitants de la Côte-Nord, et on ne s'étonnera pas qu'il y soit question de la chasse au loup-marin, thème abordé quatre fois au moins dans son ouvrage. Ce qu'il faut aussi préciser, c'est que Huard, quand il est passé à Pointe-aux-Esquimaux, a demandé à Vigneau de pouvoir consulter ses cahiers, notamment son *Journal*, et probablement aussi d'autres cahiers en chantier. C'est surtout dans son chapitre 15, « Pointe-aux-Esquimaux (suite) », qu'il s'attarde à expliquer et à décrire la chasse au loup-marin. En lisant les six pages consacrées au sujet, on ne peut qu'avoir souvent l'impression de retrouver les informations de Placide Vigneau¹⁹.

Napoléon-Alexandre Comeau est un autre scripteur d'expérience sur le sujet qui nous occupe ici. Dans son célèbre ouvrage *La vie et le sport sur la Côte-Nord du Bas Saint-Laurent et du Golfe* publié en 1903²⁰, l'auteur se réfère avant tout à sa propre expérience de chasseur et de naturaliste. L'aspect original du texte de Comeau, c'est qu'avec lui on quitte la zone du golfe fréquentée par les goélettes de Pointe-aux-Esquimaux et de Natashquan, pour remonter le fleuve vers l'ouest et s'en aller au

large de Pointe-des-Monts, de la Manicouagan, des Bergeronnes, des Escoumins et de Tadoussac. Il offre des descriptions, précisions, explications et réflexions à la fois sur les diverses sortes de loups-marins et sur la chasse qu'on leur mène, chasse qui ne se fait pas ici comme dans le golfe en goélette, mais plutôt en canot. Chez Comeau, la chasse au loup-marin, un « sport », n'est pas comme à Pointe-aux-Esquimaux et comme par « en bas » une activité « vitale », essentielle à la survie de la communauté.

Plus tard au xx^e siècle, l'un des livres les plus importants du cinéaste-poète Pierre Perrault prolonge la discussion sur le loup-marin. Le recueil *Toutes îles*, publié en 1963 avec le sous-titre *Chroniques de terre et de mer*, trouve son fondement dans la réalisation en 1958 et 1959 de la série *Au pays de Nouvelle-France*, consacrée aux gens dont la vie est liée au fleuve Saint-Laurent. Le film, *L'anse Tabatière*, donnera pour sa part son nom au chapitre IV de *Toutes îles*. Dès les premières pages, la dimension poétique du texte s'impose, mais le lecteur attentif se rendra compte assez vite que le texte a aussi une riche dimension documentaire qui renseigne de façon souvent fort réaliste sur les techniques de pêche et sur la vie sociale et économique du village, où la tuerie annuelle de fin d'année est en quelque sorte indispensable, et même vitale.

Quelque vingt ans plus tard, en mars 1977, Brigitte Bardot se retrouve sur la banquise du golfe du Saint-Laurent et lance, à l'occasion d'une conférence de presse à Blanc-Sablon, sa campagne internationale d'opposition à la chasse au loup-marin, et tout particulièrement à la chasse aux blanchons. À son retour en France, elle réussira à faire voter l'interdiction du commerce des produits dérivés de la chasse aux phoques. En 2010, l'Union européenne imposait un embargo sur les produits dérivés du phoque²¹.

Dans *Le Devoir*, un article récent d'Alexandre Shields, « Aux Îles-de-la-Madeleine, une chasse à réhabiliter », commençait ainsi :

Des chasseurs des Îles-de-la-Madeleine piloteront sous peu une chasse commerciale au phoque gris sous supervision « scientifique » dans une réserve naturelle située au large de l'archipel. Pour les Madelinots, ce projet pourrait ouvrir la porte à une réhabilitation de cette pratique ancrée dans leur culture, mais victime des attaques répétées des militants animalistes²².

Le président de l'Association des chasseurs de phoques, Yoanis Menge, défend vivement le projet et il voudrait former une relève de chasseurs chez les jeunes Madelinots. Les débats sur la chasse au loup-marin sont par conséquent loin d'être clos !

Placide Vigneau : une contribution originale

La plupart des scripteurs qui ont écrit sur la chasse au loup-marin sur la Côte-Nord n'ont jamais chassé. Leurs récits ne sont pas sans intérêt pour autant. Ceux de Placide Vigneau se distinguent à ce chapitre. Dans leur traitement du sujet, ils sont originaux : surtout son *Journal* où il accorde aux chiffres une place importante, sans négliger le commentaire narratif. Pour le chercheur qui s'intéresse à la vie sociale et économique ou aux activités maritimes des Madelinots de Pointe-aux-Esquimaux, ou à la chasse au loup-marin dans le golfe du Saint-Laurent dans la deuxième moitié du xix^e siècle, les 32 tableaux de Vigneau restent encore aujourd'hui des sources de toute première importance.

Dans *Statistique 1900*, Vigneau jette un nouveau regard sur la chasse au loup-marin et propose l'ébauche d'un récit. C'est que Placide Vigneau apprend à écrire... En écrivant. Et surtout, en écrivant sans cesse. À l'île aux Perroquets, à partir de 1892, le scripteur devient peu à peu auteur.

Notes

- 1 Pierre Rouxel est l'initiateur du GRÉNOC (Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière, fondé en 2005-2006, au Cégep de Sept-Îles). Il est, depuis, chercheur au Cégep de Sept-Îles où il codirige le GRÉNOC et la revue *Littoral*. Il est aussi chercheur associé au Laboratoire Imaginaire du Nord de l'UQAM. Il s'intéresse à tout ce qui touche à la Côte-Nord, mais tout particulièrement aux écrits qui la concernent, aussi bien les plus anciens que les plus récents.
- 2 Le journal de Placide Vigneau est paru sous le titre *Un pied d'ancre*, édité par son petit-fils Gérard Gallienne en 1969 (Lévis, Imprimerie Le Quotidien). C'est en 1907 qu'il explique pour la première fois clairement son projet d'écriture: voir p. 212. On renverra désormais à ce texte en précisant les références ainsi: (PVJ). Voir aussi Placide Vigneau, *Récits de naufrages*, texte présenté et annoté par Amélie Blanchette, Guillaume Marsan, Billy Rioux et Jean-René Thuot, Montréal, VLB éditeur, coll. «Études québécoises», 2021, 262 p.: voir enfin Aimé Thériault, *Le Journal de Placide Vigneau*, édition annotée du *Journal de la Pointe-aux-Esquimaux*, Rimouski, à compte d'auteur, 2021, 699 p.
- 3 Pour avoir une idée de cette dimension de la vie politique et commerciale de la Nouvelle-France, il faut relire les deux tomes de la publication de l'archiviste Pierre-Georges Roy, *Inventaire de pièces sur la côte de Labrador conservées aux Archives de la province de Québec*, tomes 1 et 2, Québec, Archives de la province de Québec, 1940 et 1942, 302 p. et 300 p.
- 4 Ce récit est paru dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour l'année 1943-1944*. La lettre de Jolliet se trouve dans le même volume, p. 169. Sur cette relation de Louis Jolliet, voir Pierre Rouxel, «Louis Jolliet (1645-1700), relationniste. *Journal de [...]*», *Littoral*, n° 2, automne 2007, p. 34-42.
- 5 Dans son expédition, Fornel rencontre à plusieurs reprises des «Eskimaux» (des Inuits), mais aussi «d'autres Sauvages que les Eskimaux». Ceux-ci, qui connaissent le fusil et l'eau-de-vie et qui parlent parfois le français, sont probablement des Naskapis ou des Montagnais. Voir «La relation de la découverte qu'a faite le sieur Louis Fornel en 1743 de la baie des Eskimaux nommée par les Sauvages Kessessakiou», dans Pierre-Georges Roy, *Inventaire [...]*, t. 2, p. 213, 221 et 227.
- 6 Dale Miquelon, «Fornel, (Fournel), Louis» [1974], dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 3, Université Laval/University of Toronto, 2003 -, http://www.biographi.ca/fr/bio/fornel_louis_3F.html.
- 7 Voir «La relation de la découverte qu'a faite le sieur Louis Fornel en 1743 de la baie des Eskimaux nommée par les Sauvages Kessessakiou», article cité, p. 204-229.
- 8 Précisément, sur la question des «engagés» venant de la région de Québec et des engagements pris à Québec devant notaire, voir Pierre Rouxel: «S'engager pour "Gros Mécatina" en 1740. De Québec à la "Coste de la Brador"», *Littoral*, n° 11, automne 2016, p. 36-46.
- 9 Pour davantage d'information, lire, de Françoise Niellon, «Du territoire autochtone au territoire partagé: le Labrador, 1650-1830», dans Pierre Frenette, dir., *Histoire de la Côte-Nord*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 135-177. Au sujet de la mainmise écossaise sur les activités de pêche au loup-marin, voir plus particulièrement, dans le chapitre de F. Niellon, le passage intitulé «Après la Conquête» (p. 148-150).
- 10 Première société savante du Canada fondée en 1824 par le gouverneur George Ramsay, comte de Dalhousie.
- 11 C'est ce qu'indique l'abbé Victor-Alphonse Huard dans son *Labrador et Anticosti* (Montréal, Les Éditions Leméac, 1972 [1897], p. 457), dont nous reparlerons plus loin.
- 12 *Statistiques 1900*, p. 207-212. Tous les emprunts qui suivent renvoient à ce passage.
- 13 J.-B.-A Ferland, *Le Labrador*, Québec, Les éditions du Septentrion, coll. «Les Cahiers de la Côte-Nord», 2021, p. 33-34.
- 14 M^{sr} René Bélanger, «Journal de Placide Vigneau (1857-1926)» (PVJ, 3).
- 15 Le détroit de Belle Isle, entre la péninsule du Labrador et l'île de Terre-Neuve.
- 16 L'essentiel du texte sur la chasse au loup-marin dont il est ici question a été publié dans les «Morceaux choisis» du n° 15 de la revue *Littoral* (automne 2020, p. 96-99). Dans le manuscrit, *Statistiques 1900*, le texte se situe entre les pages 239 et 253. Toutes les citations qui suivent sont empruntées à ce dernier.
- 17 Comprenons les habitants des villages de la Basse-Côte-Nord actuelle, où se retrouvent alors des anglophones venus de Terre-Neuve.
- 18 Henry de Puyjalon, *Récits du Labrador*, Montréal, Imaginaire [Nord de l'UQAM, 2007 [1894], 202 p. Introduction, notes et chronologie de Daniel Chartier. Voir «Le loup-marin», p. [99]-116.
- 19 V.-A. Huard, *op. cit.*, p. 319-324.
- 20 Napoléon-Alexandre Comeau publie en anglais, en 1903, *Life and sport on the North Shore of the lower St. Lawrence and Gulf [...]*. La traduction française, *La vie et le sport sur la Côte-Nord*, est publiée en 1945.
- 21 On devine ici, d'emblée, l'ampleur du corpus des textes écrits sur cet événement et ses suites, dans les presses locale, nationale et internationale.

- 22 Alexandre Shields, «Aux Îles-de-la-Madeleine, une chasse à réhabiliter», *Le Devoir*, 22 et 23 janvier 2022, p.A1.